

Petit déjeuner à la chapelle

autour de l'exposition d'Henri Cueco, le 10 octobre 2020
avec Eva Prouteau



« JE N'AI EN PERMANENCE QU'UNE VISION FRAGMENTAIRE. »

" — C'est quoi pour toi une oeuvre d'art ?

— Je sais pas. Il faut que les autres soient d'accord. Moi tout seul, ça n'a pas de sens. "

Henri Cueco, Dialogue avec mon jardinier.

On se retrouve à la Chapelle, avec un café et des viennoiseries, pour évoquer Henri Cueco et sa carrière pleine de diversité. L'artiste est présent dans l'exposition par le biais d'une vidéo, où il décrit divers aspects de sa pratique : on voit son visage arrondi s'animer, petits yeux vifs et cheveux fous, avec un côté très terrien, atypique.

Antoine Avignon rappelle que la sélection des œuvres de l'exposition, dont le commissariat fut mené par Bertrand Godot, s'est faite en collaboration avec le fils de l'artiste, David Cueco, personne très attachante.

Je retrace la formation de Cueco, et certaines des figures tutélaires qui l'ont influencé : Van Gogh, l'expressionnisme et la couleur, et Cézanne, Braque, Picasso, la voie cubiste. Le travail sur la décomposition de la forme, le simultanéisme, la manière de facetter et de fragmenter les objets décrits : c'est un artiste qui aime les répétitions, les variations, et l'art combinatoire, autant de méthodes pour épuiser son sujet et pour mieux le cerner.

À partir de 1952, Henri Cueco écrit pendant deux décennies l'histoire du Salon de la Jeune Peinture, prend la voie de la figuration et de l'engagement, puis crée la Coopérative des Malassis, avec Lucien Fleury, Jean-Claude Latil, Michel Parré et Gérard Tisserand.

Conscient de ses positions « inconfortables », le groupe choisira de se nommer d'après le lieu de leur quartier général, l'atelier de Gérard Tisserand, situé sur le plateau des Malassis à Bagnole. On raconte que sur ce même plateau, au XVI^e siècle, le baron de Brandon, ayant surpris sa femme en flagrant délit d'adultère, l'aurait exposée aux regards de ses vassaux, nue et assise sur un fagot de ronces, d'où l'expression « mal assise ».

Ensuite, Cueco a continué à être un hyperactif du dessin et de l'écriture, développant un journal artistique quotidien venant nourrir sa réflexion sur le quotidien qui l'entoure, souvent joyeuse, tantôt plus mélancolique, lorsqu'il s'attache à saisir ce qu'il nomme en parlant de Rembrandt « le projet sédimentaire de la mort ».

Une fois ce préambule énoncé, le groupe part à la découverte de l'exposition, avec en tête cinq phrases de Cueco que je propose comme pistes de réflexion sur l'œuvre :

« Le tableau est une métaphore du corps. »

« Je veux apprendre à contenir. »

« J'ai tenté de montrer le désordre comme un ordre. »

« Je souhaitais réaliser le portrait d'une pomme de terre. »

« Je n'ai en permanence qu'une vision fragmentaire. »

On observe les matériaux, les couleurs, les rapports d'échelle, les motifs récurrents et les entrées sérielles : on distingue des influences, du pointillisme aux Nabis, avec lesquelles Henri Cueco semble s'amuser, on commente les degrés d'abstraction que distille l'artiste dans ses compositions. On parle de l'énergie des corps canins, qu'il veut traduire.

Il figure aussi, avec beaucoup de liberté, l'intensité des paysages : par le cerne, la superposition des couches, le dynamisme et l'oscillation du trait. Parfois, il décharge beaucoup d'énergie par la couleur. Parfois au contraire, on voit bien qu'il délaisse le charisme de la couleur pour se concentrer sur les effets de contraste, et qu'il choisit de circuler dans une gamme réduite de gris, bistre, marron, noir. Il essentialise. Son travail sur l'ombre est également commenté : dans ses tableaux, c'est comme un deuxième corps, presque autonome, souvent traité en aplat. Lorsqu'on regarde ses supports, ils nous paraissent assez modestes, avec des reliefs accidentés et une certaine fragilité, avec peu d'apprêt : il ne cherche pas à sacraliser, utilise parfois le kraft brut, ne maroufle pas toujours.

Henri Cueco semble obsédé par la retransmission d'une vie qui bouge, qui grouille, qu'il essaie de ne jamais figer par le dessin. Jamais un seul et unique point de vue sur les choses ! Le désordre dont il traite, c'est la vie elle-même. Quelqu'un commente en disant que la défragmentation chez Cueco est une volonté de libération, avec des lignes géométriques en carrefour et en interstices qui côtoient des esquisses au crayon, des petites touches disséminées qui se contentent d'être amorcées, comme un hors-champ visuel et spirituel. Une forme de défragmentation apaisante, qui multiplie les échappées, les états plus légers.

Parfois Cueco laisse beaucoup d'espace vide dans sa composition, parfois au contraire il la sature. Cela pose aussi la question du point de vue sur le paysage, vision forcément fragmentaire, morceaux cadrés : Cueco a assimilé beaucoup de styles graphiques et picturaux, et a décanté ces influences. Il les met au service de son approche du paysage, pour la renouveler. On sent que le paysage, l'immersion dans la nature, c'est sa matrice artistique. Le monde entier est dans une surface de brins d'herbes folles. Son bestiaire (chiens, moutons, cochons...) témoigne aussi d'une

affection particulière : les animaux lui offrent des modèles privilégiés pour travailler sur la ligne. Ses chiens sont souvent musculeux, assez maigres, peu poilus : des boules d'énergie qui lui permettent de condenser une tension de la ligne en mouvement, de capter la traversée d'un espace. Saisir un mystère de contours de corps, végétaux et animaux. « Je veux apprendre à contenir. », dit-il.

Cela nous parle aussi de l'amour de Cueco pour la ligne d'Ingres, et sa délicatesse exceptionnelle à contourner les corps sans les enfermer, comme une sensualité, une caresse du dessin. On évoque cette femme nue aperçue un jour par Cueco, et son corps nacré qui nageait dans les eaux réglisse de la Vézère : comme une vision originelle qui ancrera sa quête artistique. L'érotisme circule un peu partout dans l'exposition.

On parle aussi de l'imbrication de différents états du dessin qui s'harmonisent avec le motif traité, et puis de la dissolution, de la tentation de l'immatériel, avec beaucoup de dessins de nuages : le monde à l'état gazeux, en perpétuel mouvement, chatoient, comme si Cueco voulait annoter le ciel, dans toutes ses variations.

On souligne l'imaginaire trans-règles (humain, animal, végétal) chez l'artiste : il peut se projeter dans le tubercule d'une pomme de terre ou la masse d'un nuage, ou fusionner un corps de femme avec un volume minéral. Il a un souci permanent de gérer l'espace : comment faire pour que ça forme un tout ? Pour que ça tienne ensemble, fond et forme ? La configuration même proposée par la scénographie de l'exposition, où l'espace intime de la maison-cimaise s'insère dans l'espace plus monumental de la chapelle, témoigne de cette appétence à tout incorporer : l'art et la vie ne font qu'un pour Cueco.

Chaque œuvre interroge notre façon de regarder, notre fonctionnement visuel : l'artiste nous embarque dans son aventure, parfois violente et explosive, du regard. Pour clore cette rencontre, nous reparlons de la diversité des œuvres exposées : cette mobilité stylistique constitue un atout, le signe d'une grande générosité. Elle explique aussi, peut-être, pourquoi Henri Cueco est plus difficilement identifié par le grand public et reste un marginal qui gagne absolument à être mieux connu.

Eva Prouteau

Merci à Antoine Avignon et à tous les participants : Cécile D., Marie-Pierre, Cyril, Petra, Jérôme, Maryvonne, Georges, Laurent, Cécile L. et Alain.

A vos agendas !

Le prochain petit déjeuner aura lieu le samedi 13 mars 2021 à 10h au Musée d'Art et d'Histoire, autour de l'exposition de Pascale Rémita.

Renseignements et inscriptions
Antoine Avignon
02 43 09 21 67
antoine.avignon@le-carre.org

